Lucien de Samosate

L'Ignorant Bibliomane

Vertiges

JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Vittore Carpaccio (1465-1525), *Une vierge lisant* (1510),
National Gallery of Art, Washington D.C. États-Unis.

Gravure du buste de Lucien de Samosate
par William Faithorne (détail).

1

Certes, tu te proposes le contraire de ce que tu fais. Tu t'imagines paraître quelque chose dans la science en t'empressant d'acheter les plus beaux livres ; mais l'affaire tourne autrement et ne fait que mieux ressortir ton ignorance. D'autant plus que tu n'achètes pas les meilleurs livres, mais que, t'en rapportant à ceux qui en font l'éloge au hasard, tu deviens un don de Mercure pour les bouquinistes hâbleurs, un trésor assuré aux brocanteurs de cette espèce. Eh ! comment pourrais-tu distinguer les livres anciens, qui ont de la valeur, de ceux qui sont méprisables et moisis, si tu n'en juges que parce qu'ils sont rongés et percés, et si tu ne consultes que les teignes pour faire tes achats ? Quelle connaissance exacte, quelle sûreté, quel discernement espères-tu trouver en elles ?

2

Quand je t'accorderais de pouvoir distinguer les belles copies de Callinus et celles que le célèbre Atticus[1] a exécutées avec tant de soin, à quoi te servirait, homme étonnant, de les avoir en ta possession ? Tu ne saurais juger de leur beauté, et tu ne peux en faire plus d'usage qu'un aveugle ne jouit des charmes visibles de ses amours. Les yeux tout grands ouverts, j'en conviens, tu regardes tes livres, et, par Jupiter, tu t'en assouvis la vue, tu en lis même des morceaux au pas de course, l'œil devançant les lèvres. Mais cela ne suffit pas, si d'ailleurs tu ne sais pas ce qui constitue les beautés et les défauts d'un ouvrage, quel est le sens de tous les mots, leur construction, si l'auteur s'est astreint aux règles prescrites, quels sont les termes de bon ou de mauvais aloi, les tournures falsifiées.

1 Aucune information ne nous est parvenue concernant Callinus ; quant à Atticus, il est l'éditeur très réputé des Atticiana.

3

Eh quoi ! te figures-tu donc que tu nous sais cela sans l'avoir appris ? D'où te viendrait cette connaissance ? À moins qu'à l'exemple de certain berger[1], tu n'aies reçu une branche de laurier de la main des Muses. Mais tu n'as jamais entendu parler, je pense, de l'Hélicon, où ces divinités font, dit-on, leur séjour ; jamais dans ta jeunesse, tu n'as fait d'études comme les nôtres. Il ne t'est même pas permis de songer aux Muses. En effet, elles n'hésitèrent point à se montrer à un berger rude, velu, dont le corps était fortement coloré par le soleil ; mais un homme comme toi (par la déesse du Liban[2], permets-moi, pour le moment, de ne pas être plus explicite), je suis bien sûr qu'elles n'auraient jamais consenti à venir à ta rencontre. Au lieu de te faire présent d'un rameau de laurier, elles t'auraient fouetté avec du myrte ou des feuilles de mauve ; elles t'auraient chassé de leur domaine, de peur que tu ne vinsses souiller les eaux de l'Olméus et de l'Hippocrène[3], où se désaltèrent les troupeaux et les bergers dont la bouche est pure. Non, quelles que soient ta hardiesse et ton impudence, tu n'oserais jamais dire que tu aies reçu la moindre instruction. Quand donc as-tu songé à entretenir avec les livres le plus léger commerce ? Quel est ton maître ? Quels sont tes condisciples ?

1 Voir Hésiode, *Théogonie*, v. 30.
2 Aphrodite, ou peut-être Astarté. Il existait un célèbre temple d'Aphrodite sur la montagne du Liban.
3 Voir Hésiode, *Théogonie*, v. 5-6.

Et cependant tu espères aujourd'hui que tout cela va pousser de soi-même, si tu possèdes une bibliothèque bien fournie. Eh bien ! rassemble chez toi tous les ouvrages de Démosthène, qu'il a écrits de sa propre main, tous ceux de Thucydide, que le même Démosthène a copiés jusqu'à huit fois de sa belle écriture ; achète, si tu veux, tous les livres que Sylla a fait transporter d'Athènes à Rome, quel fruit en retireras-tu pour ton instruction ? En vain tu les étendrais pour te coucher dessus, en vain tu les collerais sur toi et tu t'en habillerais comme d'un vêtement. Le singe, dit un proverbe, est toujours singe, eût-il des ornements d'or. Tu as sans cesse un livre à la main et tu lis continuellement, mais tu ne comprends rien à ce que tu lis ; tu es un âne secouant l'oreille en entendant jouer de la lyre. Si la possession des livres suffisait pour rendre savant celui qui les a, elle serait d'un prix inestimable ; et si le savoir se vendait au marché, il serait à vous seuls qui êtes riches, et vous nous écraseriez, nous les pauvres. Et puis, qui pourrait le disputer en érudition aux marchands, aux bouquinistes, qui en possèdent et en vendent en si grand nombre ? Cependant, si tu veux y regarder de près, tu verras que ces gens-là ne sont pas beaucoup plus savants que toi ; leur langage est barbare comme le tien, leur intelligence bornée, comme celle des hommes qui n'ont jamais réfléchi sur ce qui est honnête et ce qui est honteux. Pourtant, tu manies peut-être deux ou trois volumes que tu leur achètes, tandis qu'ils ont jour et nuit des livres entre les mains.

Mais de quoi te sert-il de les acheter, à moins que tu ne t'imagines que les rayons de ta bibliothèque sont aussi fort savants, parce qu'ils contiennent une foule de vieux auteurs ? Réponds-moi, si tu le veux ; ou plutôt, comme cela te serait impossible, réponds oui ou non de la tête à mes questions. Supposons qu'un homme, qui ne saurait pas jouer de la flûte, possédât celles de Timothée ou celles d'Isménias[1], qu'Isménias acheta sept talents à Corinthe, serait-ce assez pour qu'il pût jouer de cet instrument, ou plutôt cette possession ne lui serait-elle pas absolument inutile, puis-qu'il ne pourrait s'en servir suivant les règles de l'art ? Fort bien, tu as parfaitement fait signe que non. En effet, eût-il à sa disposition les flûtes de Marsyas ou d'Olympe, il est impossible qu'il en joue sans avoir appris. D'autre part, si l'on possédait l'arc d'Hercule, sans être en même temps Philoctète, seul capable de le bander et de viser au but, que serait-on, selon toi ? Un homme qui peut passer pour un bon archer ? Tu fais un signe négatif. Par une conséquence nécessaire, prenons deux hommes dont l'un ne sache pas gouverner un navire, ni l'autre conduire un cheval ; confions au premier un vaisseau magnifique, auquel rien ne manque de ce qui fait l'élégance et la solidité, et que l'autre achète un coursier de Médie, un centauride, ou un cheval marqué du *coppa*[2] ; chacun des deux ne sera-t-il pas bientôt convaincu de ne pas savoir diriger l'un le cheval, l'autre le navire ? Tu en conviens, n'est-ce pas ? Eh bien ! crois-moi, conviens encore de ceci. Quand un homme ignorant comme toi achète un grand nombre de livres, il provoque lui-même les brocards contre son ignorance. Pourquoi hésites-tu à dire oui ? La preuve en est, je crois, assez évidente, et tous ceux qui te voient répètent à l'envi le proverbe si connu : « Qu'y a-t-il de commun entre un chien et un bain ? »

1 Célèbres joueurs de flûte thébains du IVe siècle av. J.-C.

2 Les « centaurides » étaient probablement les chevaux venant de Thessalie, patrie des centaures, réputée pour l'excellence de ses chevaux. Le *coppa* était la lettre K dans l'alphabet corinthien, et était utilisé par exemple sur les monnaies comme abréviation pour Corinthe.

6

Il n'y a pas longtemps qu'il existait en Asie un homme riche, qui avait eu les deux pieds coupés par un funeste accident : ils avaient été, je pense, gelés dans un voyage où cet homme s'était trouvé dans la nécessité de traverser des neiges. Sa condition était déplorable. Pour remédier à son infortune, il s'était fait faire des pieds de bois, qu'il s'ajoutait et à l'aide desquels il marchait, appuyé sur ses esclaves. Cet homme avait une singulière manie : c'était d'acheter continuellement des chaussures neuves et magnifiques ; il y mettait la plus grande recherche, et voulait toujours voir parés de brodequins élégants les morceaux de bois qu'il appelait ses pieds ! N'est-ce pas là ce que tu fais ? N'as-tu pas l'esprit boiteux et dur comme du figuier, quand tu achètes des cothurnes d'or, avec lesquels l'homme le plus leste aurait peine à marcher ?

7

Tu as sans doute parmi tes livres plusieurs exemplaires d'Homère ? Tu l'as acheté plus d'une fois ? Eh bien, fais-toi lire la seconde rhapsodie de l'*Iliade* ; et, sans examiner le reste, qui ne te regarde pas, vois-y le portrait d'un personnage ridicule, orateur impertinent, à la taille contournée, au corps mutilé. C'est Thersite. Supposons qu'avec cet air il prenne la panoplie d'Achille, crois-tu que cela seul lui fît acquérir en un instant et vigueur et beauté ? Franchirait-il le Scamandre ? En rougirait-il les eaux du sang des Phrygiens ? Tuerait-il Hector, et, avant lui, Lycaon et Astéropée ? Non ; il pourrait à peine porter sur ses épaules la lance de frêne[1], n'est-ce pas ? Mais comme il ferait rire à ses dépens, quand on le verrait boiter sous le bouclier, ou tomber sur la face, entraîné par le poids, écrasé par ce casque ; lorsqu'en levant la tête, il montrerait ses yeux louches, lorsque son dos voûté ferait bomber la cuirasse, lorsqu'il relèverait ses bottines, déshonorant ainsi et le fabricateur et le possesseur de ces armes ! Ne vois-tu pas que c'est là ton image quand tu tiens dans tes mains un beau livre, habillé de pourpre, garni d'un ombilic d'or, et que tu le lis d'une façon barbare, en l'écorchant et le travestissant de manière à provoquer le rire des habiles, tandis que les flatteurs qui t'environnent et te prodiguent leurs éloges, se tournent de temps en temps l'un vers l'autre pour en faire aussi gorge chaude ?

1 Voir *Iliade*, 19, 387.

8

Je veux maintenant te raconter une anecdote arrivée à Delphes. Un Tarentin, nommé Évangélus[1], homme assez considéré dans sa patrie, forma le projet de remporter le prix aux jeux pythiques. Il ne tarde pas à reconnaître qu'il lui serait impossible de disputer celui des exercices gymniques, n'ayant reçu de la nature ni la force ni la légèreté nécessaires ; mais il s'imagine qu'il peut aisément obtenir la palme du chant et de la cithare, sur la foi de ces hommes exécrables qui lui faisaient cortège, le comblaient d'éloges, et se récriaient au moindre son qu'il tirait de ses cordes. Le voilà venu à Delphes dans un brillant costume, revêtu d'une robe brochée d'or, la tête ceinte d'une couronne de laurier également d'or, et qui, au lieu de baies, porte des émeraudes d'une grosseur égale à celle du fruit. Sa cithare, d'une richesse et d'une beauté exquises, est tout entière de l'or le plus pur, ornée de bagues et de pierres fines de toute espèce, sur lesquelles on voit sculptées les Muses avec Apollon et Orphée : grande merveille pour les spectateurs !

1 Cicéron rapporte l'anecdote dans son *Rhetorica ad Herennium,* 4, 47.

9

Le jour du combat venu, trois rivaux se présentent. Le second rang échoit à Évangélus, après Thespis de Thèbes, qui ne chante pas mal. Évangélus s'avance tout éblouissant d'or, d'émeraudes, de béryls et d'hyacinthes ; la pourpre de son vêtement brille à travers la broderie d'or qui la relève.

À cette vue, le théâtre est frappé d'admiration ; les spectateurs sont remplis de surprise et d'attente ; mais au moment où il faut chanter et jouer de la cithare, l'artiste commence par faire entendre je ne sais quels sons aigres et discords ; il rompt trois cordes à la fois par la violence avec laquelle il les attaque, puis, quand il se met à chanter, sa voix grêle et fausse excite parmi les auditeurs un rire universel. Les Agonothètes, indignés de son audace, le font fouetter et chasser du théâtre. Ce fut un spectacle vraiment récréatif, de voir tout pleurant Évangélus aux habits d'or, déchiré sous le fouet des Mastigophores, au milieu de la scène, les jambes ensanglantées par les lanières, et ramassant par terre les pierreries de sa cithare, qui étaient tombées pendant qu'on la fouettait en même temps que lui.

10

Quelques instants après, arrive un certain Eumélus d'Élée : il tient en main une vieille lyre, montée avec des chevilles de bois ; son habit avec sa couronne vaut à peine dix drachmes : mais le talent avec lequel il chante, les sons qu'il tire de son instrument d'après les règles de l'art, lui donnent la victoire : on le proclame vainqueur, et l'on prétend que, pour se moquer d'Évangélus, qui avait fait pour rien un si pompeux étalage de sa cithare et de ses pierreries, il lui dit : « Évangélus, ton front est ceint d'une couronne de laurier d'or, parce que tu es riche ; moi qui suis pauvre, je suis couronné du laurier delphien. Tout le fruit que tu retires de ce bel appareil, c'est que personne ne s'apitoie sur ta défaite ; mais on te hait encore davantage à cause de ton ignorance et de ton luxe inutile. » L'exemple de cet Évangélus semble fait exprès pour ton pied, sauf que tu ne t'inquiètes guère si tu fais rire les spectateurs.

Il ne sera pas non plus hors de propos de te raconter une autre histoire, arrivée jadis à Lesbos. Après que les femmes de Thrace eurent déchiré le malheureux Orphée, sa tête, dit-on, jetée dans l'Hèbre avec sa lyre, descendit dans le golfe Mélane ; elle flottait portée sur l'instrument, et, par un chant douloureux, déplorait le triste sort d'Orphée ; les cordes de la lyre, frappées par les vents, répondaient à ses plaintes : l'une et l'autre, avec ce triste concert, arrivèrent à Lesbos. Les habitants recueillirent la tête et lui donnèrent la sépulture à l'endroit où est aujourd'hui le temple de Bacchus ; la lyre fut consacrée à Apollon et suspendue dans son temple, où elle s'est longtemps conservée.

12

Dans la suite, Néanthe, fils du tyran Pittacus, ayant appris que cette lyre séduisait jadis les animaux sauvages, les arbres, les rochers même, et que, depuis la mort d'Orphée, elle rendait encore des sons harmonieux, désira vivement la posséder. Il corrompt à force d'argent le prêtre qui la gardait, l'engage à substituer une autre lyre tout à fait semblable, et à lui livrer celle d'Orphée. Il la prend, mais, craignant qu'il ne fût pas sûr pour lui d'en faire usage dans la ville durant le jour, il se rend la nuit, dans un des faubourgs, emportant la lyre cachée sous ses vêtements. Arrivé là, il saisit l'instrument entre ses mains, et se met à frapper et à tourmenter les cordes, jeune ignorant, inhabile en musique, qui se flattait que la lyre allait rendre sous ses doigts des sons divins, faits pour entraîner et séduire tous les êtres, et qu'il serait, lui, le plus heureux des hommes, en devenant l'héritier des talents musicaux d'Orphée !

Mais voilà des chiens qui arrivent au bruit, il y en avait une foule, et qui le mettent en pièces ; seule conformité de son sort avec celui d'Orphée ; et la lyre maniée par lui ne sut attirer que des chiens. Cet événement prouva d'une manière positive que ce n'était pas l'instrument qui charmait les auditeurs, mais l'art et le talent du chanteur, qu'Orphée avait reçus de sa mère dans un degré suprême ; sa lyre n'avait, par elle-même, rien qui la mît au-dessus des autres instruments.

13

Mais pourquoi te parler d'Orphée et de Néanthe, lorsque de nos jours, il s'est trouvé un homme (il vit encore, je crois) qui acheta trois mille drachmes la lampe d'argile du stoïcien Épictète ? Il espérait, sans doute, qu'en lisant la nuit à la lueur de cette lampe, la sagesse d'Épictète lui viendrait tout de suite en dormant, et qu'il ressemblerait à cet admirable vieillard.

14

Tout dernièrement un autre fou acheta un talent le bâton que portait Protée le cynique [1], et qu'il jeta pour s'élancer dans le feu ; il conserve ce précieux gage et le fait voir comme les Tégéates montrent les dépouilles du sanglier de Calydon, les Thébains les ossements de Géryon, et les habitants de Memphis les cheveux frisés d'Isis. Le maître de cette merveilleuse relique te surpasse encore en ignorance et en sottise. Vois à quel triste état tu es réduit ; il te faudrait vraiment quelques coups de bâton sur la tête.

1 Il s'agit de Peregrinus, surnommé Protée. L'histoire de sa vie et de son suicide est racontée par Lucien dans *La Mort de Peregrinus.*

15

On dit que Denys le Tyran[1] composait des tragédies si froides et si ridicules, qu'elles firent souvent descendre Philoxène aux carrières, parce que ce poète ne pouvait s'empêcher d'en rire. Denys, informé qu'on se moquait de lui, acheta le stylet avec lequel Eschyle avait coutume d'écrire, persuadé qu'il lui inspirerait un enthousiasme poétique. Mais il écrivit des choses plus ridicules encore, ainsi qu'on en peut juger par ces platitudes doriques :

L'épouse de Denys a vu son dernier jour.

Et ensuite :

J'ai perdu là, grands dieux, une épouse commode !

Et enfin cette maxime, sortie du même stylet :

L'imbécile ici-bas se fait illusion.

Cette sentence, du moins, on dirait que Denys l'a composée exprès pour toi ; et l'on devrait, rien que pour cela, dorer le stylet qui l'a produite.

1 Il s'agit de Denys l'Ancien, tyran de Syracuse (-431 -367).

16

Quel est donc ton espoir, lorsque tu es sans cesse occupé à rouler tes livres, à les coller, à les ébarber, à les frotter de safran et de cèdre, à les habiller de peaux, à les garnir d'ombilics ? Quel fruit te flattes-tu d'en recueillir ? Leur acquisition t'a-t-elle rendu plus vertueux ? Tu ne dis rien ? Te voilà plus muet qu'un poisson ! Mais ta vie est connue, et l'on n'a rien de beau à en dire. Une haine sauvage, comme on dit, environne de toutes parts tes mœurs éhontées. Ah ! si les livres produisent de pareils effets, il faut les fuir d'une fuite éternelle.

17

Il y a deux avantages qu'on peut retirer du commerce avec les anciens : l'un est de s'exprimer avec élégance, l'autre d'apprendre à faire le bien par l'imitation des meilleurs modèles, et à éviter le mal. Mais celui qui, dans sa conduite et dans ses paroles, montre qu'il n'a retiré aucune utilité des livres, que fait-il autre chose que de tailler, en les achetant, de la besogne aux rats, des demeures aux vers et des coups aux esclaves sous prétexte de négligence ?

18

Quelle ne doit pas être ta honte, lorsque quelqu'un, te voyant un livre à la main, et tu en as toujours, te demande de qui il est, orateur, historien, poète ? Comme tu en as lu le titre, tu as peut-être de quoi répondre. Mais si la conversation s'engage, comme il est tout naturel que cela arrive dans un commerce amical, et que ton interlocuteur blâme ou approuve certains passages, te voilà tout perplexe ; tu n'as pas un mot à dire. N'es-tu pas près de souhaiter que la terre s'entr'ouvre, nouveau Bellérophon qui fournis un livre contre toi[1] ?

1 Voir *Iliade,* 6, 155-195.

19

Démétrius le cynique voyait un jour à Corinthe un ignorant qui lisait un livre splendidement orné ; c'étaient, je crois, *les Bacchantes,* d'Euripide. Le lecteur en était à la scène où le messager vient annoncer la mort de Penthée et la fureur d'Agavé. Alors Démétrius, lui arrachant le livre et le mettant en pièces : « Mieux vaut, dit-il, pour Penthée d'être une bonne fois déchiré par mes mains que mille par ta bouche ! » J'ai beau chercher en moi-même, je n'ai pas encore pu trouver le motif qui te pousse à courir ainsi après les livres, pour les acheter. Que ce soit pour ton utilité et ton besoin, c'est ce que ne pourront jamais se figurer même ceux qui ne te connaissent que de vue. On croira plutôt qu'un chauve achète un peigne ; un aveugle, un miroir ; un sourd, une flûte ; une femme galante, un eunuque ; un habitant de l'intérieur des terres, une rame ; un pilote, une charrue. Mais peut-être ta grande affaire est-elle de faire étalage de tes richesses, de montrer à tout le monde que tes immenses dépenses s'étendent jusqu'à l'achat d'objets parfaitement inutiles ? C'est possible ; mais, autant que j'ai pu le savoir en ma qualité de Syrien, si tu ne t'étais pas frauduleusement inscrit sur le testament d'un certain vieillard, tu mourrais de faim, et tu aurais mis en vente tous tes livres.

20

Reste ceci, que les éloges de tes flatteurs t'ayant mis en tête que tu es non seulement aimable et beau, mais encore savant, orateur, historien, comme on n'en a jamais vu, tu dois nécessairement acheter des livres pour justifier leurs louanges. On dit donc que souvent, après le repas, tu leur lis quelque chose de ta façon, et que ces gens altérés se mettent à crier comme des grenouilles à sec, et n'ont à boire que quand ils se sont rompu les poumons. Mais je ne puis concevoir comment tu es assez niais pour te laisser ainsi mener par le nez, comment tu peux croire à tout ce qu'ils te disent, au point de te laisser persuader que tu ressembles à un souverain, comme le faux Alexandre, le faux Philippe, qui était fils d'un dégraisseur, le faux Néron qui a paru du temps de nos pères, comme tous ceux enfin dont le nom est marqué au coin du mensonge.

21

Est-il étonnant, d'ailleurs, qu'un fou et un ignorant comme toi soit infatué de cette manie, et doit-on être surpris de te voir marcher la tête haute, copiant la démarche, le maintien, les regards de celui auquel tu te flattes de ressembler, quand on voit Pyrrhus, roi d'Épire, prince remarquable, du reste, se laisser gâter par ses courtisans, sous prétexte de ressemblance, au point de croire qu'il était tout le portrait d'Alexandre ? Cependant, pour parler avec les musiciens, il y avait entre eux la distance de plus de deux octaves, comme je m'en suis convaincu en voyant un portrait de Pyrrhus ; et, malgré cela, il s'imaginait que chacun de ses traits rappelait ceux du roi de Macédoine. Mais j'y songe, c'est faire injure à Pyrrhus que de te comparer à lui. En revanche, voici qui te convient à merveille. Telle était l'erreur de Pyrrhus, telle l'opinion qu'il avait de lui ; et il n'y avait personne qui ne la partageât, personne qui ne fût atteint de la même maladie, jusqu'à ce qu'un jour à Larissa, une bonne femme étrangère, en lui disant la vérité, le guérît de cette pituite. Pyrrhus, lui ayant montré les portraits de Philippe, de Perdiccas, d'Alexandre, de Cassandre et d'autres rois, lui demanda auquel il ressemblait, convaincu qu'elle allait désigner Alexandre ; mais elle, après quelques moments d'hésitation : « À Batrachion, dit-elle, le cuisinier ! » II y avait, en effet, à Larissa un cuisinier nommé Batrachion qui ressemblait à Pyrrhus.

22

Quant à toi, je ne saurais dire auquel des complaisants infâmes de nos danseurs tu ressembles davantage ; mais ce que je vois clairement, c'est que tu parais à tout le monde atteint d'une manie arrivée à son plus haut période, quand il s'agit de cette ressemblance imaginaire. Il n'est donc pas extraordinaire qu'étant si mauvais peintre, tu veuilles te donner des airs d'érudit, et que tu croies aveuglément les flatteurs qui te saluent de ce titre. Mais à quoi vais-je m'amuser ? Chacun voit la raison pour laquelle tu t'empresses tant d'acheter des livres, et, si je ne m'en suis pas aperçu plus tôt, c'est faute d'intelligence. Rien de plus ingénieux, selon toi du moins, que ton expédient, et tu te flattes des plus belles espérances, si le bruit de ton savoir arrive jusqu'à l'empereur, qui est savant lui-même et qui tient la science en grande estime. S'il entend dire de toi que tu achètes des livres et que tu en fais une belle collection, tu espères avant peu tout obtenir de lui.

23

Eh quoi ! monstre d'impureté, crois-tu donc que l'empereur soit tellement enivré de suc de mandragore, qu'il puisse apprendre une partie de tes actions sans être instruit du reste, sans connaître la vie que tu mènes le jour, tes excès de table et tes débauches nocturnes ? Ne sais-tu pas que les yeux et les oreilles du prince sont partout ? Tes faits et gestes sont si publics, que les aveugles et les sourds n'y sont pas étrangers. Tu n'as qu'à dire un mot, tu n'as qu'à te déshabiller dans un bain, ou plutôt, sans te déshabiller, faire seulement mettre à nu tes esclaves. Qu'en dis-tu ? Les secrets de tes nuits ne se produiront-ils pas au grand jour ? Réponds-moi : si Bassus, votre sophiste, si Battalus, le joueur de flûte, si le mignon Hémithéon de Sybaris, qui vous a rédigé un si beau code, où l'on apprend à s'adoucir la peau, à s'épiler, à jouer toute espèce de rôle, actif ou passif : si, dis-je, on voyait s'avancer un personnage de cette espèce, revêtu d'une peau de lion, armé d'une massue, pour qui les spectateurs le prendraient-ils ? Pour Hercule ? Non, certes ; à moins d'avoir aux yeux plein une marmite de chassie. Mille témoignages déposeraient contre ce mensonge : la démarche, le regard, le son de la voix, le cou penché, la céruse, le mastic et le fard dont vous faites usage ; en somme, comme dit le proverbe : « Il est plus facile de cacher cinq éléphants sous son aisselle qu'un seul mignon. » Eh bien ! un pareil homme ne peut pas se déguiser sous une peau de lion, et tu t'imagines être caché sous un livre ? C'est impossible : tout te trahira ; tous vos signes caractéristiques te feront découvrir.

24

En général, tu me parais ignorer que ce n'est pas chez les brocanteurs de livres qu'on doit chercher l'estime publique : chacun la provoque par soi-même et par sa vie de tous les jours. Crois-tu donc que Callinus et Atticus, ces élégants copistes, parleront pour ta défense et te couvriront de leur témoignage ? Non ; mais des gens impitoyables t'écraseront bientôt, s'il plaît aux dieux, et te réduiront à la dernière pauvreté. Tu devrais, si tu avais encore un peu de sens commun, vendre dès ce moment tes livres à quelqu'un de nos savants, et, avec tes livres, cette maison nouvellement construite, afin de payer à tes marchands d'esclaves une partie des sommes énormes que tu leur dois.

25

Jusqu'ici, en effet, deux objets ont partagé tes soins : acquérir des livres précieux, acheter des gaillards jeunes et déjà mûrs : c'est la double affaire que tu poursuis et pourchasses avec ardeur. Il est cependant impossible, quand on est pauvre, de suffire à ces deux dépenses. Écoute donc bien, car c'est chose sacrée qu'un bon conseil. Défais-toi de ce qui ne te convient pas, pour soigner ton autre maladie. Achète des esclaves complaisants, de peur qu'à défaut des gens de ta maison, tu ne te replies sur ceux de condition libre, qui ne manqueront pas, s'ils ne sont bien payés, de divulguer, en s'en allant, tout ce que vous faites après boire, comme l'a fait dernièrement ce débauché qui, sortant de chez toi, a révélé tes turpitudes et étalé tes morsures. Je pourrais te faire attester par ceux qui étaient présents que je me suis emporté et que j'ai été sur le point de battre cet indiscret, dont les aveux me révoltaient pour toi, surtout quand il s'est mis à prendre à témoin deux ou trois jeunes gens, qui ont confirmé de point en point son récit. Crois-moi donc, excellent homme, épargne ton argent ; garde-le pour pouvoir chez toi faire et souffrir en toute sûreté ce que bon te semble ; car comment te dissuader d'agir de la sorte ? La chienne ne quitte pas facilement le cuir qu'on lui a appris à ronger[1].

1 Voir Horace, *Satires*, II, 5, 83.

Mon second conseil est facile à suivre : n'achète plus de livres ; tu es assez savant, assez érudit ; tu as bientôt toute l'antiquité sur le bord des lèvres : tu sais toute l'histoire, tous les secrets du langage, beautés et défauts, emploi des termes attiques. Tu es devenu un miracle de sagesse et de science, grâce à ton déluge de livres : rien n'empêche, en effet, que je ne m'amuse un peu avec toi, puisque tu aimes si fort qu'on t'en impose.

J'apprendrai pourtant volontiers quels sont, parmi tes livres, ceux que tu lis le plus souvent. Sont-ce les écrits de Platon ou ceux d'Antisthène ? les vers d'Archiloque ou ceux d'Hipponax ? Ou bien, dédaignant ces ouvrages, prends-tu de préférence les orateurs ? Lis-tu quelquefois le discours d'Eschine contre Timarque ? Mais tu connais tout cela, n'est-ce pas. Il n'en est rien qui ne te soit familier ? Tu as lu quelque scène d'Eupolis ou d'Aristophane ? Tu as lu toute la comédie des Baptes[1] ? Chacun des traits qui s'y trouvent ne t'a-t-il pas frappé ? N'as-tu pas rougi en t'y reconnaissant ? Ce qui doit, sans doute, étonner davantage, c'est qu'avec une âme comme la tienne, tu oses toucher aux livres, et avec quelles mains ? Quand lis-tu donc ? Le jour ? Jamais personne ne te l'a vu faire. La nuit ? Est-ce après avoir donné tes instructions à tes serviteurs, ou avant d'avoir pu parler avec eux ? Allons, au nom de Cottyto, n'y touche plus.

1 Les Baptes d'Eupolis (auteur contemporain d'Aristophane) semblent avoir été une satire des dévôts de Cottyto, déesse thrace dont on célébrait le culte par des rites orgiaques.

28

Laisse-moi donc les livres, et vaque exclusivement à ces affaires qui sont les tiennes. Et pourtant il vaudrait mieux t'en abstenir et respecter la Phèdre d'Euripide, qui s'écrie, dans son courroux contre les femmes[1] :

Elles ne craignent point les ténèbres complices,
Ni des murs indignés les voix accusatrices.

1 *Phèdre*, v. 447.

Si cependant tu es décidé à ne pas te guérir de cette maladie, suis ta route, achète des livres, enferme-les à clef dans ta maison, et mets ta gloire à les posséder. Cela te suffit. Mais n'y touche pas, ne lis jamais, n'applique point ta langue aux discours, aux poèmes des grands hommes de l'antiquité, qui ne t'ont fait aucun mal. Je sais bien que mes avis sont en pure perte, et, comme dit le proverbe, j'entreprends de blanchir un Éthiopien. Tu continueras d'acheter des livres, tu ne t'en serviras pas, et tu seras la risée des hommes instruits qui n'estiment pas seulement un livre pour sa beauté extérieure et sa magnificence, mais en raison du style et du sens de l'ouvrage.

29

Tu crois, sans doute, remédier à ton ignorance, la déguiser sous l'apparence de l'érudition, nous en imposer par le nombre de tes livres ; mais tu ne sais pas que les médecins les plus ignorants usent du même expédient que toi. Ils se font faire des boîtes d'ivoire, des cucurbites d'argent, des lancettes historiées d'or ; puis, quand il faut s'en servir, ils ne savent pas comment les manier, tandis que le premier praticien venu, avec une lancette bien affilée, quoique couverte de rouille, délivre le malade de ses souffrances. Faisons une comparaison plus plaisante encore ; regarde-moi les barbiers : tu vois que les habiles ont un rasoir, quelques petits couteaux et un miroir à l'avenant : les ignorants, au contraire, font un grand étalage de couteaux et de miroirs énormes. Malgré cela leur maladresse n'est un secret pour personne, et ce qu'il y a d'amusant, ma foi, on va se faire raser chez leurs voisins, puis on revient se mirer dans leurs miroirs et y arranger sa coiffure.

30

Ainsi tu peux prêter des livres à d'autres, mais tu n'en saurais faire usage. Et cependant tu n'en as jamais prêté à qui que ce soit : tu es comme le chien qui, couché dans l'écurie, et ne pouvant manger d'orge, ne permet pas au cheval d'en prendre, lui qui peut en manger. Voilà, pour l'instant, ce que j'avais à te dire franchement au sujet de tes livres ; quant au reste, à tes actes bas et méprisables, je t'en parlerai plus d'une fois encore.

L'Ignorant Bibliomane (vers 170),
essai de Lucien de Samosate (vers 125-192),
traduit du grec attique par Eugène Talbot,
a paru la première fois dans les *Œuvres complètes*
de l'auteur publiées par la Librairie Hachette,
à Paris, en 1857.

ISBN : 978-2-89668-971-2
© Vertiges éditeur, 2019
– 0972–

Lecturiels
www.lecturiels.org